

Série : Histoire de l'Église
Leçon 32: La réforme en Suisse allemande –
Ulrich Zwingli – 1484-1531- Partie 2

Prêché mercredi le 26 août 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 32 : La réforme en Suisse allemande – Ulrich Zwingli – 1484-1531-
Partie 2

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Dans notre dernière leçon, nous avons vu que le Seigneur avait étendu la Réforme en Suisse allemande de façon parallèle et indépendante de celle de l'Allemagne. Un autre grand réformateur avait été préparé providentiellement et prendrait le leadership de la réforme dans ce pays : Ulrich Zwingli.

I) L'ŒUVRE DU RÉFORMATEUR ULRICH ZWINGLI

Le réformateur courait d'autres dangers. Son intrépidité, sa franchise lui avaient fait de nombreux adversaires qui n'en voulaient rien moins qu'à sa vie. Un soir qu'avec ses amis il conversait paisiblement chez lui, quelques bourgeois entrèrent brusquement dans la chambre et demandèrent d'une voix agitée : « Y a-t-il de bons verrous à votre porte ? Tenez-vous sur vos gardes cette nuit ».

Des alertes pareilles étaient fréquentes ; tous avaient des armes sur eux et une patrouille circulait dans la rue pour protéger la maison, ceci contre le gré de Zwingli qui savait qu'une puissance bien plus forte que celle de ses dévoués partisans, veillait sur lui sans relâche.

Une autre fois il reçut une lettre anonyme, ainsi conçue : « Des embûches vous guettent de tous les côtés. On a préparé un poison violent, destiné à vous ôter la vie. Ne prenez aucune nourriture hors de chez vous. Ne mangez pas de pain, sinon celui qu'aura cuit votre propre cuisinier. Il existe, dans les murs de la ville, une association qui s'est constituée dans le but exprès de vous mettre à mort. Je suis renseigné de toute première main. Ne doutez pas que je ne sois votre ami ; vous connaîtrez mon nom plus tard ».

Le lendemain, comme un de ses familiers les plus chers entra dans sa maison, un passant l'arrêta pour lui dire : « Fuyez la demeure de Zwingli ; un drame va s'y passer ». Mais Dieu veillait sur son serviteur. Aucun mal ne l'atteignit. Au contraire, il n'en poursuivit que plus hardiment sa tâche.

Sans avoir encore rompu ouvertement avec Rome, il persistait dans sa méthode qui consistait à suivre au pied de la lettre les enseignements de l'Écriture. À mesure qu'il construisait de la sorte un édifice entièrement nouveau et d'une solidité inébranlable, les fausses doctrines s'écroulaient d'elles-mêmes. Le jour vint pourtant où la rupture se produisit.

Plusieurs personnes enfreignaient depuis quelque temps déjà l'ordonnance catholique qui prescrit l'abstinence des viandes pendant les jours de carême. De là grand scandale : dénonciation aux magistrats, incarcération des coupables. Zwingli prit leur défense et publia un écrit dans lequel il démontrait, par la Bible, que cette pratique, inventée par Rome, est en opposition flagrante avec les commandements de Dieu (voir 1 Tim. 4: 1-5).

L'évêque de Constance, duquel dépendait Zurich au point de vue ecclésiastique, adressa au Conseil une plainte officielle sur les faits qui venaient de se produire. Sans qu'il ne nommât personne, on sentait bien que c'était Zwingli qu'il avait en vue. Le réformateur releva le gant et, désireux d'amener une situation franche, il pria le Conseil de convoquer une conférence, à laquelle, espérait-il, l'évêque assisterait en personne. Le Conseil donna son approbation à cette proposition.

Une immixtion pareille de l'autorité civile dans le domaine religieux peut étonner à bon droit. Elle n'est nullement conforme à ce qu'enseigne la Parole de Dieu. C'était un fruit de la position anormale, antichrétienne, des évêques revêtus par l'Église d'un pouvoir temporel, dont les magistrats laïques allaient les dépouiller.

La papauté, qui avait fait servir à son établissement les princes et la magistrature, rencontra dans cette lutte ces mêmes princes et cette même magistrature, qui avaient été pour elle un piédestal, unis, dans nombre d'États, pour la renverser.

Zwingli, malheureusement, ne comprit pas que le chrétien doit rendre les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu (Matt. 22: 17 ; Marc 12: 14 ; Luc 20: 22). Il n'était pas seulement serviteur du Seigneur dans le domaine spirituel ; il y avait en lui l'étoffe d'un homme d'État et il ne réussit pas à s'en dépouiller.

Il savait considérer avec sang-froid les circonstances données, mais croyait pouvoir et devoir recourir aux chefs du gouvernement pour faire aboutir tant la Réforme religieuse que la Réforme sociale, morale et politique, qu'il envisageait. Aussi a-t-il bien saisi son caractère, le sculpteur moderne qui l'a représenté la Bible et le glaive à la main : la Bible, base ferme sur laquelle il s'appuyait pour la tâche spirituelle que Dieu lui avait confiée ; le glaive, symbole de la puissance temporelle à laquelle il croyait devoir s'unir. Erreur funeste, et funeste aveuglement, dont bientôt il allait porter la peine.

La conférence ou *Dispute* de Zurich eut lieu en janvier 1523. Plus de 600 personnes y prirent part, parmi elles Faber, grand vicaire de l'évêque, celui-ci ayant refusé de venir. Au début de la discussion, Zwingli prononça la déclaration suivante : « J'ai prêché que le salut se trouve en Christ seul. On me traite, à cause de cela, dans toute la Suisse, d'hérétique, de séditionnaire. Je suis ici au nom de Dieu. Je conjure mes accusateurs, que je sais être dans cette salle, de se lever et de me faire droit au nom de la vérité ».

Faber rétorqua qu'il n'était point là pour discuter, mais pour juger de l'état des choses et rendre compte à son supérieur. Zwingli renouvela son adjuration, mais personne ne répondit sérieusement. Ensuite Faber reprit la parole et, sans aborder les matières controversées, proposa de tout renvoyer

à un prochain concile, suggestion faite déjà maintes fois en Allemagne, ou bien de s'en remettre à l'arbitrage de l'université de Paris ou de celle de Cologne. Zwingli demanda pourquoi.

« N'avons-nous pas en main », dit-il, « la Parole de Dieu, écrite en hébreu, en grec, en latin, langues que nous connaissons tous les unes ou les autres ? Son autorité est illimitée ; celle des universités ne vaut que par les hommes qui les composent ».

Cette proposition rejetée, Faber cita le cas d'un curé, condamné à la prison pour n'avoir pas prêché la Vierge et les saints et qui, grâce à l'intervention du vicaire, était revenu en arrière ; Faber omit de dire que c'était bien plutôt sous l'effet de la torture.

Comme on le pressait de reproduire les arguments qu'il affirmait avoir avancés, il ne put alléguer que l'autorité de l'Église et des conciles, mais ne cita pas un seul texte biblique, et pour cause. La discussion tourna à l'entière confusion des catholiques et, le jour même de la clôture, le Conseil rendit une ordonnance aux termes de laquelle les assertions de Zwingli n'ayant été ni attaquées ni réfutées, il recevait l'autorisation de continuer à prêcher comme par le passé, et défense était signifiée à tous les ecclésiastiques du territoire de rien entreprendre ou de rien enseigner qu'ils ne fussent en mesure de démontrer par la Parole de Dieu.

À la suite d'une seconde dispute, qui eut lieu en automne de la même année, le Conseil enjoignit à Zwingli de composer une *Instruction Chrétienne* pour ceux de ces ecclésiastiques dont la culture insuffisante venait de se manifester. Ils étaient invités par surcroît à engager leurs ouailles à recevoir la Réforme, prétention singulièrement absurde, car on ne mentionnait pas même la nécessité de la conversion.

On voit, une fois de plus, **à quoi aboutit l'intrusion de la politique dans un domaine où il ne s'agit que des relations de l'homme vis-à-vis de Dieu.** À Pâques 1525 la messe fut définitivement abolie et, avec elle, l'absolution, les pèlerinages et les processions, la confession, l'extrême onction ; on dut enlever des églises les reliques, les autels, les « images et les idoles », les orgues. D'autre part, des mesures furent édictées contre les jeux, les mascarades, le luxe dans les vêtements. Les moines quittèrent leurs

monastères ; les nonnes furent libres d'y rester ou de partir. Les ecclésiastiques reçurent le droit de se marier et Zwingli, suivant l'exemple que lui donnaient quelques-uns d'entre eux, épousa une veuve, Anna Rheinhart ; elle fut, pour le réformateur, une compagne fidèle et vaillante.

Comme Luther, Zwingli vit la nécessité urgente d'instruire la jeunesse. Il fonda à Zurich même une école pour laquelle il eut la bonne fortune de pouvoir recruter un corps enseignant d'élite. Il publia aussi un petit livre où il indiquait à grands traits, mais avec sérieux et profondeur, les buts et les moyens essentiels de l'éducation de la jeunesse chrétienne.

On peut dire qu'à ce moment la Réforme était accomplie à Zurich, avec les réserves qui viennent d'être faites sur la profondeur et la solidité du travail accompli. Mais le Seigneur y mit la main et, malgré nombre de faiblesses, l'œuvre établie a subsisté à travers bien des obstacles.

Le gouvernement avait beau affirmer, dans une lettre adressée au pape et sur laquelle celui-ci ne se trompa point, que Zurich n'appartenait pas à la « secte luthérienne » ; il avait beau déclarer qu'il se réglait uniquement sur la pure Parole de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; le fait éclatait au grand jour qu'il avait abandonné les anciennes croyances.

Par là même il se rangeait aux thèses rédigées par Zwingli pour la première dispute de Zurich, où il affirmait que l'Évangile a force de loi sans avoir besoin d'être accrédité par l'Église ; que le chef de l'Église est le Christ et nul autre ; qu'il est le seul intermédiaire entre Dieu et les hommes ; que le salut ne réside que dans la foi en lui ; que la puissance civile tire sa force et sa légitimité de la doctrine du Christ ; que, par conséquent, tous les chrétiens lui doivent obéissance, pour autant qu'elle n'ordonne rien qui soit contraire à la volonté de Dieu.

On ne peut que se réjouir de voir triompher ainsi les principes de l'Évangile. Mais, comme ailleurs, les éléments humains déployaient beaucoup trop d'influence, si bien qu'on serait tenté de parler de réforme politique tout autant que de réforme religieuse.

Cette tendance regrettable s'accrut en présence de l'attitude franchement hostile des cantons catholiques. Voyant s'effondrer les croyances auxquelles

ils vouaient un attachement indéfectible, tous les moyens paraissaient bons pour les sauver du désastre. Une lutte à main armée n'effrayait pas. Très certainement, si les cantons évangéliques avaient regardé au Seigneur pour obtenir de lui, et de lui seul, appui et direction, il aurait répondu à leurs instances.

Mais les magistrats ne virent d'autre parti à suivre que d'imiter leurs adversaires en s'engageant sur le même chemin qu'eux. C'était donc la guerre civile à brève échéance. Pendant ce temps les esprits atteignaient un degré d'exacerbation toujours plus intense ; accusations, basses calomnies pleuvaient de part et d'autre.

Il faut dire pourtant que, au début de cette période d'hostilité, la conduite de Zurich fit vraiment honneur à l'esprit de modération et d'indépendance de ses magistrats. En proclamant la Réforme, le canton s'isolait de ses Confédérés. Ceux-ci, en effet, étaient résolus à tout mettre en œuvre pour enrayer les progrès de ce qu'ils appelaient l'hérésie ; leur premier objet était de faire saisir Zwingli, s'il s'aventurait sur leur territoire.

En attendant ils commirent divers actes de terrorisme, en vue de semer l'effroi dans le camp ennemi. La première victime de leurs rigueurs fut un cordonnier du nom de Hottinger qui, banni de Zurich pour avoir abattu un crucifix avant les ordonnances de 1525, avait commis l'imprudence de s'établir sur la frontière du comté de Baden. On lui tendit un piège, il fut arrêté et la diète helvétique le condamna à mort.

Les douze cantons envoyèrent à Zurich une délégation pour presser cette ville de s'abstenir de toute innovation. Le Conseil répondit avec fermeté : « Nous voulons rester fidèles à nos Confédérés ; mais en ce qui touche à la Parole de Dieu, nous ne pouvons rien céder ». Pour s'assurer le concours actif des habitants de tout le territoire, le Conseil informa les communes campagnardes de ce qui s'était passé ; toutes lui donnèrent raison. La diète n'osa pas marcher sur Zurich pour éteindre le foyer de la Réforme, mais elle se vengea en punissant les novateurs dont elle put s'emparer.

En somme, dans toute la Suisse, on se posait cette question : Que faut-il faire ? Que va-t-il arriver ? Même les esprits les plus aveuglés, surtout dans les conseils, sentaient le besoin d'agir. La démoralisation des prêtres

provoquait partout des arrêts tendant à y porter remède ; ces arrêts des magistrats restaient sans effet. Impossible de se faire une idée de l'ignorance répandue dans les masses et chez les ecclésiastiques. Un moine, déclamant un jour contre Luther, Zwingli et tous leurs adhérents, s'écriait, du haut de la chaire : « On a inventé, il y a quelque temps, une nouvelle langue, mère de toutes les hérésies, le grec. C'est dans cette langue qu'est imprimé un livre, le Nouveau Testament, qui contient beaucoup de choses fort dangereuses. À présent il se forme un autre langage, l'hébreu ; quiconque l'apprend devient aussitôt Juif ».

Mais, depuis la conférence de Zurich, Faber ne cessait de se demander quels moyens employer pour étouffer définitivement la Réforme. L'expérience lui prouvait qu'on ne prêtait nulle attention aux injonctions des évêques ; que les publications ne servaient à rien, attendu que les réformateurs dépassaient de beaucoup leurs adversaires par leurs talents dialectiques et littéraires ; qu'en somme il n'existait plus aucun espoir de réussite, tant que Zwingli vivrait. Or sa popularité et son influence croissaient de jour en jour.

Une catastrophe inattendue encouragea chez les catholiques la conviction qu'il fallait agir sans retard et avec énergie. À la bataille de Pavie entre François Ier et Charles-Quint l'armée française subit une défaite complète, à tel point que le roi tomba prisonnier entre les mains du vainqueur ; dans ses rangs se trouvaient quelque 10000 Suisses, dont la plupart furent tués ou pris.

Rarement désastre pareil avait frappé le pays ; partout on n'entendait que pleurs et lamentations ; il y avait peu de familles où l'on n'eût à déplorer la disparition d'un au moins de ses membres. On se rappelle combien Zwingli avait lutté contre le service mercenaire. L'événement lui donnait raison et augmentait d'autant son crédit, au grand déplaisir de ses ennemis.

Pour le prendre, ceux-ci résolurent de convoquer une dispute religieuse à Baden, malgré les instances des Zurichois qui désiraient vivement qu'elle se tînt dans leur ville. Les six cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald, Zoug et Soleure) y étaient représentés.

Berne se joignit à eux, mais sans grande conviction ; peu après ce canton allait adhérer à la Réforme. On convoqua spécialement Zwingli. Mais le

souvenir de Jean Huss, dont le sauf-conduit n'avait pas été respecté, le supplice récent d'un certain Wirth, le fait qu'on avait brûlé Zwingli en effigie à Lucerne, et ses écrits à Fribourg, enfin que son arrestation avait été décrétée par la diète, toutes ces raisons rendirent le Conseil de Zurich justement défiant et il refusa à Zwingli la permission de se rendre à Baden, ne voulant pas le voir exposé à un guet-apens. Puis, au jugement d'un contemporain, un acte de violence dont Zwingli aurait été victime eût sans doute entraîné Zurich à une action belliqueuse.

Les catholiques étaient représentés par leurs champions les plus brillants. Les évêques de Lausanne, de Constance, de Coire et de Bâle y déléguèrent leurs plus habiles docteurs. Le fameux Eck, qui avait disputé contre Luther, ainsi que Faber, y jouèrent le rôle principal.

Œcolampade de Bâle remplaçait Zwingli, avec lequel il était étroitement lié. Berthold Haller de Berne était aussi présent, mais il n'agit que de façon très effacée. Au surplus Zwingli put suivre de près les débats ; quelques jeunes gens, notamment le Valaisan Thomas Platter, faisaient chaque soir le trajet de Baden à Zurich (environ 20 kilomètres) pour mettre le réformateur au courant de ce qui s'était dit pendant la journée. Il leur faisait part de son point de vue, sur lequel Œcolampade était informé le lendemain matin de bonne heure, avant l'ouverture de la séance.

Les principales thèses catholiques portaient sur les points combattus par les Réformés : le vrai corps et le vrai sang de Jésus Christ sont présents dans le sacrement de la Cène ; ils sont véritablement sacrifiés dans la messe pour les vivants et les morts ; on doit invoquer Marie et les saints, adorer les images, croire au purgatoire, à la purification du péché par les eaux du baptême, etc.

Eck prit la parole le premier, du ton d'un homme sûr de la victoire et sans ménager de vraies insultes à l'adresse des Réformés présents. Œcolampade lui répondit sans proférer une seule injure : « Le docteur Eck », dit-il, « se vante d'être ici par ordre du duc de Bavière. Moi, je me fais gloire d'y être au nom de Jésus Christ, notre Seigneur.

Nous prêchons Jésus Christ crucifié, aux uns occasion de chute, aux autres folie, mais puissance de Dieu pour ceux qui croient en lui » (voir 1 Cor. 1: 21-31). Œcolampade avait fort à faire à tenir tête aux champions de la cause

catholique ; mais le courage dont il fit preuve, le calme et la patience dont il ne se départit jamais au milieu des provocations les plus violentes, forcèrent le respect de ses contradicteurs eux-mêmes.

Peut-être était-il mieux à sa place à Baden que son bouillant ami, dont la fougue aurait plus d'une fois suscité de violents orages qui n'auraient nullement servi la cause qu'il avait à défendre. Leur extérieur trahissait la différence de leurs caractères. Le visage de Zwingli, son maintien fier décelaient l'homme décidé, prêt à agir envers et contre tous avec la dernière énergie.

Œcolampade se faisait remarquer par la modestie de sa tenue ; la douceur, la longanimité, traits essentiels de son caractère, se lisaient dans son regard paisible, sa physionomie calme et ferme. Tandis que les champions de Rome affichaient une grande pompe, organisaient presque chaque jour de somptueux repas, Œcolampade, retiré dans une petite chambre, consacrait à la prière et à l'étude l'intervalle entre les discussions.

D'une manière générale les évangéliques se firent remarquer par leur connaissance approfondie des Écritures, les catholiques par l'habileté de leur dialectique. Eck, acculé par son adversaire, finit par s'écrier : « Je m'en tiens aux saints, quand même je n'aurais pas pour moi l'Écriture ».

Chacun pouvait prévoir l'issue de ce tournoi orageux, dirigé exclusivement par les adversaires de la Réformation. Extérieurement les catholiques l'emportèrent haut la main, du fait qu'ils formaient une très forte majorité. Mais une victoire pareille ne convainc que ceux qui l'ont remportée. Le catholicisme ne gagna point de terrain à la suite de la dispute de Baden ; les procédés utilisés par ses champions les desservirent même auprès de leurs partisans, pour peu qu'ils fussent sincères.

Quelque temps après, Zwingli put accepter une invitation que lui adressait le landgrave Philippe de Hesse, un des chauds défenseurs de la Réforme en Allemagne. Il désirait grouper les forces évangéliques et amener, si possible, les réformateurs à une entente sur les points, déjà nombreux, qui les séparaient.

Luther et Mélanchton étaient présents. On tomba d'accord sur quatorze articles, mais sur le quinzième ce fut impossible ; il s'agissait de la question si controversée de la Cène. Luther resta irréductible et alla jusqu'à refuser de reconnaître comme frères ceux qui ne partageaient pas son opinion. « Vous avez un autre esprit que nous », osa-t-il dire. Zwingli versa des larmes sur cette opiniâtreté, mais en vain. Jusqu'à la fin Luther refusa de considérer Zwingli comme un collaborateur à une seule et même œuvre.

Avant d'en venir aux derniers moments de la vie de Zwingli, il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur ses relations de famille. Très attaché à son foyer, il avait, en sa femme, une compagne excellente et trouvait auprès d'elle une atmosphère paisible, où il se reposait des luttes de la vie du dehors. De son premier mariage Anna Zwingli avait eu plusieurs enfants, déjà adultes ; elle en donna aussi plusieurs à son second mari, mais deux seulement lui survécurent.

Bien qu'il eût quitté de très bonne heure la vallée du Toggenbourg, le réformateur conserva un profond attachement à son village natal, comme aussi à ses parents, à sa sœur et à ses cinq frères. Il aurait désiré ardemment les voir tous suivre le chemin où le Seigneur l'avait conduit lui-même ; cette joie lui fut refusée.

Ses frères lui témoignèrent même une vive hostilité, lorsqu'ils apprirent la nouvelle de sa conversion, et lui en firent d'amers reproches : « Quelle honte ce serait pour toute notre famille », lui écrivirent-ils, « quelle ignominie, si tu étais attaché au poteau comme hérétique, ou bien avais à subir telle autre mort infamante ! Et quel profit en retirerions-nous, les uns et les autres ? ».

Zwingli leur répondit par une lettre admirable, toute imprégnée d'amour chrétien. En voici quelques fragments : « Pour ce qui me touche personnellement, je n'ai pas le moindre souci. Voici longtemps que j'ai remis entre les mains de Dieu ma personne et tout ce qui me concerne... Soyez certains qu'aucun mal ne saurait m'atteindre sans que je l'aie déjà pris en considération ; je suis prêt à l'affronter. Je sais que la puissance du Seigneur s'accomplira dans mon infirmité ; car quand je suis faible, alors je suis fort (voir 2 Cor. 12: 9-10).

Je connais également la puissance de ceux avec lesquels j'ai entrepris de lutter. Mais je dis pour moi ce que Paul disait pour lui-même : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4: 13)... Quant aux craintes que vous éprouvez pour mon renom, pour celui de notre famille, écoutez ce que dit notre Seigneur Jésus Christ, mon Sauveur, qui veut être aussi le vôtre et dont je me considère le soldat : « Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïront, et quand ils vous retrancheront de leur société, et qu'ils vous insultent, et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel » (Luc 6: 22-23).

Apprenez donc par là que plus mon nom sera entaché d'infamie dans ce monde pour l'amour du Seigneur et plus il sera honoré aux yeux de Dieu lui-même... Christ, le Fils de Dieu, a consenti à verser son sang pour notre salut. Ce serait donc un soldat bien lâche et indigne du nom invoqué sur lui que celui qui ne sacrifierait pas joyeusement sa vie pour son Chef glorieux.

Connaissant celui qui l'a racheté, jetterait-il son bouclier loin de lui au fort de la mêlée et songerait-il à la fuite?... Vous êtes mes frères dans la chair et je vous reconnais comme tels. Si vous vous refusez à être mes frères en Christ, je ne puis que m'en affliger très douloureusement, car la Parole de Dieu nous enseigne à quitter même notre père et notre mère, s'ils cherchent à nous détourner du chemin du Seigneur.

Mettez toute votre confiance dans la Parole de Dieu ; n'hésitez pas ; ayez entière assurance. Déposez aux pieds du Sauveur toutes vos tristesses, tous vos mécomptes. Répandez vos prières devant lui. Auprès de lui seul cherchez joie, paix, rémission de vos péchés. Unissez-vous à Christ d'un lien si étroit, si intime, qu'il soit un avec vous et que vous soyez un avec lui. Dieu veuille que vous vous remettiez à sa protection paternelle, que vous vous laissiez conduire par son Esprit et enseigner par lui ! »

Il vaut la peine d'entendre rappeler toutes ces précieuses vérités sous la plume du grand réformateur. On voit combien il était merveilleusement enseigné de Dieu, quelle joie il avait éprouvée à trouver lui-même le chemin du salut et quel désir l'étreignait d'en faire participer d'autres. Il connaissait fort bien la communion dans la grâce par la foi au sacrifice de Christ. S'il avait mieux compris ce qu'est « la puissance de sa résurrection », il aurait

moins été ce que certains de ses biographes appellent « le héros chrétien, le chrétien patriote ». Il était bon de le voir sous le jour du chrétien pur et simple au moment où il s'engage de plus en plus dans un chemin où il semble avoir oublié ce qu'il avait appris au commencement.

D'année en année la discorde entre Confédérés devenait toujours plus aiguë, s'aggravant en raison directe des progrès réalisés par la Réforme. Bâle et Berne y avaient accédé, d'autres villes encore. Les idées nouvelles réagissaient forcément sur la politique et entraînaient chaque jour des conséquences imprévues.

Aussi, dans les cantons catholiques, conservateurs à outrance, comme on l'est volontiers dans les régions montagnardes, on manifestait d'autant plus résolument son attachement aux traditions ecclésiastiques, dont la chute paraissait devoir détruire les fondements mêmes de la vie publique et des existences particulières. L'antagonisme devenait toujours plus irréductible. Les partis oubliaient les scrupules qu'ils pouvaient avoir nourris jusque-là et ne visaient plus qu'à un seul but : le triomphe de leur point de vue religieux et la défense de leurs intérêts politiques et matériels.

Zwingli avait le cœur obsédé de sombres pressentiments. Chose triste à dire et qui montre à quel degré les préoccupations matérielles avaient maîtrisé son esprit, jadis si étroitement imbu de la Parole de Dieu, il semblait avoir complètement dévié du sentier de la foi. Il connaissait pourtant ces mots du Ps. 118:8-9: « Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier en l'homme. Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier dans les principaux ».

Il en était venu à occuper à Zurich une situation incomparable, mais bien peu en rapport avec celle d'un serviteur de Dieu, uniquement consacré aux intérêts de son Seigneur et Maître. Exerçant une réelle autorité sur les Conseils de la ville, c'était la personnalité dirigeante, aussi bien dans les affaires politiques que dans le domaine ecclésiastique.

Son opinion prédominait surtout dans les relations extérieures. Il rédigeait les actes les plus importants, car il prêtait son concours au greffier de la ville, homme peu cultivé et dont le style n'avait ni la précision, ni l'élégance désirables. Quelqu'un a dit de lui qu'en sa seule personne il était

bourgmestre, chancelier et conseil. Mais ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'il en venait à prêcher la lutte ouverte contre les ennemis de la Réforme, la guerre, s'il le fallait.

« La paix », écrit-il à cette époque, « pour laquelle quelques-uns font tant d'efforts, est la guerre ; la guerre à laquelle nous poussons est la paix ; car nous n'avons soif du sang de personne, mais nous voulons couper le nerf aux oligarques. Si nous n'y réussissons pas, ni la vérité évangélique, ni ses serviteurs ne sont en sûreté chez nous.

Il n'y a rien de cruel dans nos intentions, mais nous aspirons à servir les intérêts de l'amitié et de la patrie. Nous espérons sauver ceux qui périssent à cause de leur ignorance. Nous cherchons de toutes nos forces à maintenir la liberté ». Singulier langage chez un homme qui aurait dû, plus que tout autre, à cause de sa connaissance de l'Écriture Sainte, se rappeler à lui-même et rappeler aux autres le chant de l'armée céleste au moment de la naissance du Seigneur : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! » (Luc 2:14).

Inquiète de la tournure que prenaient les événements Zurich se rapprocha de quelques villes qui partageaient ses vues et forma avec elles la *Combourgeoisie chrétienne*, qui, il faut le dire, ne portait nulle atteinte à la sécurité de la Confédération, ni au lien fédéral ; c'était une ligue purement défensive. Peu de temps après les cantons catholiques trahissaient positivement la Suisse en s'alliant avec son ennemi le plus acharné, le duc d'Autriche.

Ceci ne fit qu'accentuer la tension des esprits. N'importe quel incident, le plus futile, pouvait déclencher un conflit à main armée ; il ne tarda pas à se produire. Un pasteur zurichois, Kaiser, « homme tout à fait pieux, courageux et intègre », avait prêché l'Évangile dans une localité située sur territoire schwytois. Arrêté, on le traduisit devant le tribunal qui le condamna à être brûlé vif. Zurich intervint énergiquement en faveur de son ressortissant ; rien n'y fit et la sentence fut exécutée.

Devant cet outrage Zurich ne se contenta plus. Son armée se composait d'hommes valeureux, prenant au sérieux la Réforme et imbus des principes moraux prêchés par Zwingli. On n'entendait dans le camp ni jurements, ni

mauvais propos ; pas de jeux de hasard ; chaque matin un service religieux se célébrait. Zwingli se trouvait dans les rangs, la hallebarde sur l'épaule ; le Conseil avait voulu le dispenser d'accompagner sa bannière, mais il refusa de s'affranchir de ce qu'il considérait comme son devoir.

L'armée s'avança jusqu'à Kappel, à l'extrême frontière du canton de Zurich, où les catholiques avaient établi leur camp. Au moment où le combat allait s'engager, le landamman Aebli de Glaris arriva et interposa sa médiation. « Zurichois », s'écria-t-il, « ne croyez pas surprendre les cinq cantons ; ils sont prêts à vous recevoir. Évitez, pour l'amour de Dieu, de détruire la vieille Confédération ».

Zwingli lui répondit (et l'on voit par cette réponse combien son esprit était aveuglé, puisqu'il n'était plus apte à apprécier l'effort sincère tenté pour ramener la paix) : « Landamman, mon compère, tu rendras compte à Dieu de tout ceci. Nos ennemis se voient dans le sac ; c'est pourquoi ils nous donnent de bonnes paroles. Quand ils seront en force, ils ne nous épargneront pas ».

À quoi Aebli répliqua : « Mon cher Ulrich, Dieu tient compte des bonnes intentions. Ayez confiance dans le Seigneur, et tout ira pour le mieux ». Il n'est pas difficile de déterminer lequel des deux interlocuteurs était animé d'un esprit vraiment chrétien. Aebli avait la réputation d'être un homme de bien. Dans son canton déjà il avait réussi à opérer une réconciliation entre les partis. Son appel généreux fut entendu et l'on conclut un armistice que suivit bientôt un traité de paix (1529).

On en vint à l'arrangement suivant : liberté de conscience et de culte dans toute la Confédération ; annulation de l'alliance avec l'Autriche ; suppression du service militaire étranger ; indemnité aux enfants du pasteur Kaiser ; plus d'actes de violence ni d'une part ni de l'autre.

Telle fut cette paix, dite paix de religion, imposée aux catholiques et fortement marquée de la politique de Zwingli, mais nullement de sentiments chrétiens. Elle entraîna des conséquences lamentables. La haine subsistait en effet dans les cœurs, comme cela arrive toujours lorsqu'on ne se juge pas devant Dieu, avant d'imputer au prochain les fautes qu'il peut avoir commises.

D'un côté on estimait avoir trop cédé, de l'autre on regrettait de n'avoir pas obtenu davantage. Zwingli passait par des jours très douloureux, triste résultat de la position mondaine qu'il avait prise et qui avait fait naître dans son cœur des sentiments déshonorants pour le Seigneur.

De tous les côtés il recevait des reproches amers : on le dépeignait comme l'auteur responsable des dissensions et, quand il plaidait la cause des victimes des persécutions, on l'accusait de porter atteinte aux droits des persécuteurs. D'un autre côté, ses énergiques prédications contre les vices du peuple et des citoyens fortunés indisposaient beaucoup d'esprits.

Il disait bien : « Nous ne devons mettre notre confiance qu'en Dieu seul ». Mais il ajoutait : « Puisque notre cause est juste, il faut aussi la défendre et, comme Josué et Gédéon, savoir verser notre sang pour Dieu et pour notre patrie ». Il méconnaissait donc totalement qu'il avait à servir le Prince de paix, qui a dit de ses serviteurs qu'ils ne doivent pas contester, mais être doux envers tous, propres à enseigner, animés de support, attendant, vis-à-vis de ceux qui leur résistent, de voir si Dieu ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité (voir 2 Tim. 2: 24-25).

Au cours du printemps 1531, les affaires intérieures de la Confédération prirent une tournure toujours plus fâcheuse. Dans les deux camps une haine implacable animait les esprits. Un observateur de sang-froid, Bullinger, ne pouvait s'empêcher d'écrire : « C'était un mépris, des insultes, des outrages criminels en beaucoup d'endroits et chez beaucoup de gens.

Les prédicateurs papistes appelaient ceux des villes : hérétiques, voleurs de calices, assassins des âmes ; les évangéliques nommaient les papistes trafiquants de messes, idolâtres et gens impies, et traitaient ceux qui recevaient des pensions de l'étranger, de dévoreurs d'écus, de marchands de chair et de buveurs de sang.

Tous les jours on inventait de nouveaux outrages ». C'est un spectacle affligeant et humiliant tout à la fois de voir combien ceux qui avaient appris à connaître le Seigneur peu d'années auparavant s'étaient promptement détournés des choses qui leur avaient été révélées et de constater avec quelle facilité le vieil homme reprenait le dessus. Zwingli déplorait grandement ces dispositions lamentables, mais ne semble guère avoir compris sa grosse part

de responsabilité dans leur épanouissement. Convaincu que la Suisse courait de graves dangers, il persuada les Zurichois de reprendre les armes. Mais les Bernois temporisaient, désireux d'éviter la guerre civile, et proposèrent d'amener les petits cantons à résipiscence en leur imposant le blocus économique, c'est-à-dire qu'on leur fermait les marchés de Zurich, les seuls où ils pussent s'approvisionner avec quelque commodité.

En effet ces populations alpestres, entièrement vouées à l'élevage du bétail, dépendaient de la ville pour les besoins de leur vie courante. Du coup ils se virent privés de blé, de sel, d'outils. C'était pour eux la famine à brève échéance, éventualité d'autant plus redoutable que les maigres réserves qu'ils avaient pu faire sur les approvisionnements de l'année précédente étaient épuisées du fait que les récoltes avaient manqué.

Les commerçants de Zurich en pâtissaient aussi, car ils perdaient de nombreux clients. Zwingli lui-même désapprouvait nettement cette mesure. « Quand on a », disait-il, « le droit d'affamer ses adversaires, on a celui de les combattre, et si, par faiblesse, on ne les attaque pas, ce sont eux qui prendront les armes avec le courage du désespoir ». On regrette de ne pas entendre le réformateur user d'autres arguments pour blâmer ce qui se passait ; la Parole de Dieu lui en aurait fourni de péremptoires.

Du reste sa position devenait de plus en plus difficile. Comme pasteur, il jouissait de l'estime de tous les gens de bien ; tant qu'il se tenait sur le terrain de l'Évangile, aucune critique ne l'atteignait ; sa connaissance de la Parole de Dieu, le zèle qu'il mettait à l'annoncer, à la défendre, lui valaient tous les suffrages.

Mais le rôle politique qu'il assumait lui aliéna bien des cœurs, même parmi ceux qui eussent été heureux de le soutenir jusqu'au bout ; ils voyaient le témoignage chrétien très sérieusement compromis. Zwingli sentit qu'il ne jouissait plus de la confiance générale et se présenta devant le Conseil, demandant à être relevé de ses fonctions.

Malheureusement, après avoir énuméré les motifs d'ordre spirituel qui l'engageaient à se retirer, il en ajouta d'autres qui touchaient à la politique : on refusait de suivre ses avis, il devait donc chercher sa voie ailleurs. Le Conseil fut consterné ; on insista fortement auprès du réformateur et, au bout

de quelques jours, il revint sur sa décision, repoussant ainsi l'occasion que Dieu avait placée devant lui pour se dégager des liens matériels qui l'enlaçaient.

Sentant néanmoins que quelque chose s'était brisé dans sa carrière, il avait perdu son élan et pressentait une catastrophe, sans savoir au juste d'où elle viendrait. « Une chaîne est préparée », disait-il ; « elle m'est destinée, ainsi qu'à beaucoup de braves citoyens de Zurich. C'est à moi qu'on en veut ; je suis prêt et soumis à la volonté de Dieu. Dieu n'en gardera pas moins sa Parole ; l'orgueil des hommes aura sa fin. Que Dieu garde les siens ! »

Pendant ce temps les catholiques poussaient activement leurs préparatifs de guerre, afin de surprendre les Zurichois qui, on le savait, hésitaient encore sur le parti à prendre. Le 9 octobre 1531, 3000 hommes des Waldstätten entrèrent en campagne dans le but de couper les communications entre Zurich et Berne. Pris au dépourvu, les magistrats de Zurich lancèrent l'ordre de mobilisation ; la moitié des hommes à peine y répondirent. Ils partirent en désordre. Zwingli les accompagnait en qualité d'aumônier.

Le surlendemain la bataille s'engagea, de nouveau à Kappel. Zwingli tomba, une des premières victimes de cet horrible choc fratricide ; une pierre le frappa à la tête au moment où il se penchait sur un mourant (*). La blessure n'était pas mortelle. Zwingli restait étourdi, mais quand il chercha à se relever, il reçut plusieurs coups de sabre, sans être reconnu du reste.

Un homme qui se trouvait près de lui l'entendit murmurer faiblement : « Quelle calamité nous atteint ! Ils pourront tuer le corps, mais ils ne tueront pas l'âme ». Ce furent ses dernières paroles. Lorsque les vainqueurs parcoururent le champ de bataille, ils le trouvèrent étendu sous un arbre et respirant encore. On lui offrit un confesseur ; d'un signe de tête énergique, le mourant refusa.

À ce moment la lueur d'un feu tout proche éclaira son visage. Un homme s'écria : « Mais c'est Zwingli ! » D'un coup d'épée un officier l'acheva. Ainsi s'accomplit cette parole de Jésus : « Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matt. 26: 52). Le corps du réformateur fut transporté à Lucerne où le bourreau le livra aux flammes, puis dispersa les cendres aux quatre vents.

(*) On voit encore au Musée National de Zurich le casque de Zwingli ; il porte la trace très apparente du coup formidable qui lui fut asséné.

On ne saurait dépeindre la consternation qui envahit la ville de Zurich à la nouvelle de cette journée funeste. Elle y perdit plus de cinq cents morts, parmi lesquels se trouvaient vingt-six magistrats, l'élite du Petit Conseil, et vingt-cinq ecclésiastiques. Anna Zwingli ne pleurait pas seulement la mort de son mari, mais encore celle de son fils aîné (né de son premier mariage), de son gendre, de son frère, de son beau-frère.

Très certainement Ulrich Zwingli occupe une place éminente à côté des plus grands réformateurs. Doué d'une rare intelligence, homme d'une foi vivante, il avait saisi l'Évangile avec l'énergie propre aux montagnards parmi lesquels il avait vu le jour et mit une confiance inébranlable dans la puissance de Dieu pour faire triompher la saine doctrine.

Il ne connut pas les angoisses morales et spirituelles par lesquelles passa Luther ; le travail qui se fit dans son cœur suivit une allure plus lente, plus régulière, mais non moins réelle. À mesure que l'Esprit de Dieu lui révélait les différentes vérités contenues dans la Bible, il en découvrait, grâce à son intelligence très lucide, la merveilleuse coordination.

À ses yeux la doctrine chrétienne présentait un aspect parfaitement cohérent dont il contemplait l'ensemble tout aussi bien qu'il en discernait, jusque dans les détails, les différentes parties. Grâce à son indépendance de caractère, il s'affranchit plus facilement et plus radicalement que Luther des superstitions romaines. À entendre les témoignages que lui rendirent ses auditeurs, il excellait dans les explications bibliques, limpides, sobres, très solides, car il n'énonçait pas une affirmation sans la contrôler par l'Écriture elle-même.

C'est pourquoi on s'afflige d'autant plus de voir ce chrétien si qualifié, si éclairé, qui avait reçu du Seigneur tant de dons et de si riches connaissances, prendre l'attitude que l'on sait vis-à-vis du parti adverse, moins, semble-t-il, à cause de doctrines perverses qu'il fallait combattre que parce que les catholiques recouraient aux outrages et aux persécutions. Ici encore pourtant la Parole de Dieu lui indiquait la conduite à tenir : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en

mentant, toute espèce de mal contre vous... Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous » (Matt. 5: 11-12). « Ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés ; mais laissez agir la colère, car il est écrit : À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela, tu entasseras des charbons de feu sur sa tête » (Rom. 12: 19-20).

On peut se demander ce que Zwingli, enlevé à l'âge de quarante-sept ans, aurait pu être, s'il avait mis entièrement au service du Seigneur les qualités brillantes dont il était investi, s'il était resté fidèle au ministère que Dieu lui avait confié. De cette vie, en partie gaspillée, il ressort une leçon que chacun doit retenir et que Paul résume en ces termes : « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ; de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois » (2 Tim. 2:4-5).

APPLICATIONS

1) Nous ne méditerons jamais assez ces paroles de Christ :

Matthieu 26 : 52 (ne pas prendre les armes pour défendre la cause de Christ)
52 Alors Jésus lui dit : Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée.

2) Apprenons que le meilleur des hommes a ses faiblesses et qu'il peut errer dans les choses spirituelles.

3) Voyons l'influence du Malin agir sur les esprits qui lui appartiennent pour arrêter la progression de la lumière et de la vérité. Soyons assurés que s'il agissait alors, il continue de le faire de nos jours. Utilisons les armes de la confiance en Dieu, de la prière et de la connaissance et obéissance aux Saintes Écritures pour vaincre!

**QUE LE SEIGNEUR SOIT BÉNI, LOUÉ ET ADORÉ POUR
SA SOUVERAINETÉ DANS L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE!
A M E N !**

